

avec l'aide des siècles, deux races d'apparences physiques différentes ?

Sans m'occuper des différences plus ou moins importantes que le scalpel peut rencontrer dans les organes qu'il fouille et qu'il observe souvent chez des individus de la même contrée et de la même famille, je dirai que le type antérieur de l'Indou est le même que celui de l'Européen.

Qu'on me permette de citer à cet égard, un fait d'observation qui m'a bien frappé.

Il y a douze ans, j'arrivais sur la côte de Coromandel comme juge au siège de Pondichéry ; le lendemain je commençai mon service ; la salle regorgeait d'Indous aux costumes bariolés. Comme je les regardais avec une ardente curiosité, le président, un des hommes les plus savants de la colonie, se penche à mon oreille et me dit en souriant, — je cite sa phrase dans toute sa familiarité : — Est-ce que vous n'êtes pas ici en pays de connaissance ? regardez ces types, comme ils vous ont quelque chose de déjà vu ; j'y retrouve toutes les physionomies de ma province, et j'ai toujours envie de les appeler Bernard ou Durand.

Cette interrogation résumait toutes les pensées qui m'agitaient en ce moment.

Depuis, j'eus l'occasion de voir arriver une vingtaine de jeunes magistrats dans l'Inde ; comme le

sujet touchait au cœur de mes études, je ne manquai jamais de m'enquérir de leurs impressions de début, et il n'en est pas un qui ne m'ait répondu, tellement le fait était frappant pour des yeux nouveaux et sans opinion préconçue : — Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir combien nous ressemblons à ces gens-là.

Il est bon de noter que nous étions dans le sud de l'Inde, en plein pays tamoul, et que ces ressemblances sont encore plus sensibles dans le nord.

Un autre fait, se rapportant, aux modifications physiologiques que le climat peut faire subir, non pas en quelques siècles, mais même en quelques années, aux crânes des Européens revenus au pays des ancêtres.

Un jour débarque dans la même ville un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, amené par un capitaine au long cours. Le nouveau venu s'installe dans une petite maison, au milieu de la cité indigène et, sans se livrer à aucun travail, vit d'une pension de deux cents francs par mois, qui lui est servie par un négociant du pays. Il se murmura dans le pays qu'appartenant à une riche famille de France, il n'avait échappé à des poursuites déshonorantes qu'en raison de son âge, et à condition qu'il s'exilerait dans l'Inde. Il ne tarda pas à se mêler aux Indous des plus basses castes, et à mener une vie

d'ivrognerie et de débauche. En quelques jours il mangeait sa pension, avec quelques mauvais sujets qui s'étaient attachés à lui, finit par prendre les vêtements indigènes, et n'eut bientôt plus d'Européen que le nom. On le voyait roulant les bazars, errant sur les routes nu-tête, implorant des passants quelques sous pour continuer à boire.

Cette vie dura quinze ans, il finit par se fracturer le crâne en tombant d'un arbre où il cueillait des cocos.

M. le docteur Huillet, un des plus savants médecins en chef que compte la marine, et dont je ne crains pas d'invoquer le témoignage et les souvenirs, constata avec étonnement une augmentation des plus anormales dans l'épaisseur du crâne de l'individu, et il n'hésita pas à donner pour cause à ce phénomène le genre de vie mené par cet homme depuis quinze ans. Son crâne dénudé, exposé au soleil, avait fini par s'acclimater, et pour s'acclimater, il avait dû prendre des forces de résistance et s'épaissir.

Il est singulier de voir comment certains savants qui s'évertuent dans leur laboratoire d'anthropologie à créer des races différentes, sur les plus légers indices, sont faciles au contraire dès qu'il s'agit de déclarer qu'il n'y a pas de différence entre le singe et l'homme.

M. Hovelacque, qui renvoie ses adversaires au laboratoire, c'est-à-dire presque à l'école, a dit sur ce sujet (Linguistique, page 22) :

« C'est en vain que l'on a cherché dans la comparaison de la constitution anatomique de l'homme et de celle des animaux inférieurs une divergence quelconque, un autre écart que celui du plus au moins. Et cet écart a-t-il été diminué d'une façon considérable, à tous les yeux désintéressés, depuis la découverte des *anthropoïdes africains* ? On peut dire que la théorie sentimentale *du règne humain* se trouve définitivement à bas, et que son discrédit est parachevé. Ni l'évolution dentaire, ainsi que l'a démontré M. Broca, ni les caractères de l'os intermaxillaire, ni la structure des mains et des pieds, ni la constitution et les fonctions de la colonne vertébrale, ni la conformation du bassin et du sternum, ni le système musculaire, ni les faits relatifs aux appareils sensoriaux externes, ni l'appareil digestif, ni les caractères anatomiques ou morphologiques du cerveau ne détachent l'homme des anthropoïdes. »

Ainsi voilà l'*humanité* proprement enterrée au profit de l'*animalité*.

Ne vous rabattez pas pour essayer de relever l'homme, sur la raison, la mémoire, l'imagination,

la moralité etc., etc., toutes les brillantes facultés qui sont le propre de l'humanité, M. Hovelacque n'admettra pas cela car il ajoute immédiatement :

« On s'est rejeté alors sur des caractères soi-disant non physiques. Mais il s'est trouvé que les animaux inférieurs possédaient la *prévoyance*, la *mémoire*, l'*imagination*, le *raisonnement*, la *pudicité*, la dose de volonté compatible avec le déterminisme organique, et qu'ils donnaient les témoignages les moins équivoques de *sentiments de pitié*, d'*admiration*, d'*ambition*, d'*affection*, d'*amour de la domination*, d'*initiative dans le travail*. »

Voilà ce qu'on veut nous donner comme le dernier état de la science. Tout ce que la vieille humanité a amassé jusqu'à ce jour, n'est que rêve de songe-creux, place aux hommes-singes, place aux laboratoires d'anthropologie, qui extrayent des os et des muscles la philosophie, l'ethnographie et l'histoire nouvelles... Il n'y a pas d'hommes, il n'y a que des animaux.

Voilà à quelles exagérations en arrivent les disciples intolérants de la théorie de Darwin, très-acceptable en elle-même comme base d'étude, impossible à admettre ainsi défigurée.

Si un esprit chercheur, amoureux de la science,

peut admettre que tout évolue dans la nature à l'aide de modifications et de transformations progressives, que tout au moins ce principe étant posé à titre d'hypothèse, il est bon, avant de le rejeter, de l'expérimenter dans le domaine des faits, d'amasser des observations, des matériaux et de léguer la conclusion à en tirer au siècle qui aura fait la lumière sur ces questions, il est impossible, pour qui ne veut pas sortir de la méthode scientifique, pour qui ne veut pas remplacer l'étude l'examen, le fait démontré, par le rêve, les hypothèses et les théories hasardées, d'admettre la complète similitude de l'homme et de l'animal, et surtout d'asseoir toute la science sur cette opinion.

Que l'on ne croie pas que nous exagérons les conséquences du raisonnement de nos adversaires.

Notre auteur, craignant de s'être mal expliqué et supposant qu'on peut lui dire : — Mais enfin vous ne pouvez nier la *moralité* humaine? en arrive jusqu'à nier la *moralité* à l'homme et à l'accorder aux animaux.

Qu'on lise cet étrange passage (Linguistique, p. 26) :

« Nous ne voulons pas nous appesantir sur la prétendue caractéristique (de l'homme) tirée de la *moralité*. C'est un fait avéré qu'elle manque aussi bien

chez beaucoup de peuples sauvages, comme nous l'enseigne l'ethnographie, et qu'on la rencontre *évidente, éclatante*, dans les actes d'un grand nombre d'animaux, *au moins d'animaux sociables.* »

Ainsi, rabaisser l'homme au profit de l'animal, tel est le but de certains anthropologistes modernes.

Et il paraît que tout cela s'apprend dans les laboratoires; aveugles sont ceux qui n'y entrent pas pour se faire initier à ces belles vérités. C'est sans doute là qu'on élève l'*animal moral et pudique?*... Si on le montrait un peu à la foule!

En vérité il est bien difficile de répondre sérieusement.

Puis voyez la légèreté du raisonnement. *Ce sont surtout les animaux sociables* que l'on déclare *moraux*. Or l'animal ne devient sociable qu'au contact de l'homme qui le dresse. Abandonnez en effet à la vie sauvage, le taureau, le cheval, le chien, et ils cessent d'être sociables, — donc comme tous les peuples sauvages que l'ethnographie de M. Hovelacque proclame *immoraux* ont néanmoins des animaux *sociables* qui par conséquent sont *moraux*, il s'en suit que le dresseur *immoral*, conduit l'animal dressé à la *moralité*.

Ne venons nous pas de dire qu'on ne pouvait répondre sérieusement!

Est-ce à dire que ce sont là rêves d'ignorants?

Nullement!

Les hommes qui soutiennent ces théories, sont incontestablement pour la plupart des hommes qui, chacun dans leur spécialité d'étude, médecine, physiologie, anthropologie, linguistique, sont l'honneur de la science française. Leur faiblesse sur le terrain du raisonnement vient de ce qu'ils quittent les spécialités où ils trônent en maîtres, pour conclure hâtivement à l'aide des faits qu'ils découvrent, dans le domaine général de la philosophie qu'ils nient, de l'ethnographie qu'ils accommodent à leurs idées, de l'histoire de l'esprit humain qu'ils veulent refaire avec les creusets de leurs laboratoires.

Amassez des faits, encore des faits, toujours des faits. N'édifiez pas de théorie avant l'heure, quand on tombe dans le système on ne fait plus de la science.

Interrogez par exemple un ethnographe, un voyageur de la nouvelle école, il vous répondra comme MM. Hovelacque et Broca sur le sujet qui nous occupe.

— La moralité manque à la plus part des peuples sauvages.

Retournez-vous du côté du voyageur spiritualiste pur, et il vous dira :

— Nulle part, quelque soit l'état peu avancé de leur civilisation, je n'ai rencontré de peuples entièrement privés de moralité.

C'est que chacun des deux en partant, avait fait son siège; chacun appartenait à une secte particulière et d'avance il était décidé, sans s'en douter peut-être, à tout observer d'après un système préconçu, d'après des principes qu'il n'allait pas éprouver, mais constater.

Mais le véritable ethnographe, libre de toute attache d'école, leur dit :

Nommez-nous d'abord les peuplades sauvages dont vous parlez.

Qu'entendez-vous par cette moralité que vous accordez ou refusez aux hommes et que vous prêtez ou déniez aux bêtes?

Sur quels faits indiscutables vous basez-vous?

C'est parce qu'ils ont oublié cette méthode, c'est parce qu'ils ne veulent pas pratiquer l'indifférence scientifique, c'est parce qu'ils se sont d'avance enrégimentés sous un drapeau que, linguistes et anthropologistes de l'école que nous attaquons, après avoir admis que toutes les langues indo-européennes sont de la même famille, repoussent ce fait qui découle de toutes les traditions indo-européennes, que les peuples qui les ont parlées et qui les parlent encore sont de la même race.

Ce sont ces traditions que nous allons examiner maintenant, aussi rapidement que le sujet peut le comporter.

TROISIÈME PARTIE

LES TRADITIONS INDO-EUROPÉENNES
LA TRADITION DES VEDAS
SON EXPANSION DANS LE MONDE